HAL
open science

La stratégie de bienfaisance des nationalistes hindous : Conjurer l'aspiration égalitaire des basses castes

Christophe Jaffrelot

▶ **To cite this version:**

Christophe Jaffrelot. La stratégie de bienfaisance des nationalistes hindous : Conjurer l'aspiration égalitaire des basses castes. Critique Internationale, 1999, 4, pp.139-154. 10.3406/criti.1999.1529 . hal-01010818

HAL Id: hal-01010818

https://sciencespo.hal.science/hal-01010818

Submitted on 20 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Variations

La stratégie de bienfaisance des nationalistes hindous

Conjurer l'aspiration égalitaire des basses castes

par Christophe Jaffrelot

Les groupes les plus démunis, ceux qui vivent dans les bidonvilles, nous n'avions pas réussi à établir le contact avec eux. L'Organisation devait les atteindre eux aussi car elle n'est pas une organisation dans la société hindoue, c'est l'organisation **de** *la société hindoue. […] Ces gens sont sans éducation ni hygiène. Ils ne savent pas grand-chose de la vie. Nous devions les approcher à travers le service social.*
Entretien avec Ashok Aggarwal, le 28 octobre 1998, à Agra

Le nationalisme hindou a donné lieu à de très nombreuses études à la faveur de sa montée en puissance, qui a finalement porté l'un de ses représentants à la tête du gouvernement indien en 1998. La plupart des auteurs voient en lui un mouvement fasciste. La principale organisation de cette mouvance, le Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS, Organisation des volontaires nationaux) est, de fait, née en même temps que les fascismes européens (en 1925) et s'est trouvée en partie influencée par leur idéologie. On y retrouve en particulier une conception

ethnique de la nation qui ne fait aucune place aux minorités religieuses : l'identité indienne se résume à la culture hindoue et les musulmans (12 % de la population) comme les chrétiens (2 %) sont requis de renoncer à l'expression publique de leurs croyances pour prêter allégeance aux symboles, mythes et coutumes hindous. En outre, le RSS inculque à ses membres une discipline quasi militaire et les forme au maniement de l'arme blanche : si, officiellement, il s'agit de « muscler » la nation hindoue, c'est aussi un bon entraînement au combat de rue.

Pourtant, les différences avec le fascisme sont considérables. Outre que le RSS ignore largement le culte du chef, son objectif réside moins dans la conquête de l'État que dans la réforme de la société. Ce n'est pas un mouvement putschiste et il s'est même abstenu de toute action de type politique pendant les vingt-six premières années de son existence, qu'il s'agît de lutter contre le colonisateur britannique ou de disputer des élections. Il aspire d'abord à forger une nation hindoue (*Hindu Rashtra*), ce qui implique de dissoudre les corps intermédiaires, communautés linguistiques, groupes religieux et castes. Aucun État n'est, selon lui, en mesure de réaliser cette transformation sociale : elle ne peut s'accomplir que par un travail de terrain visant à changer les mentalités. D'où la structure et, surtout, le *modus operandi* profondément originaux de ce mouvement.

Le RSS repose sur un corps de cadres triés sur le volet au terme d'un processus de formation très sélectif. Ces *pracharak* (prêcheurs) renoncent à fonder un foyer et à mener une activité professionnelle malgré leur niveau d'éducation souvent élevé. Leur austérité et, on le verra, leur dévouement, forcent souvent le respect au niveau local, où ils animent les *shakha* ou « branches ». Celles-ci sont, depuis presque 75 ans, les unités de base du mouvement, au niveau du village ou, en milieu urbain, du quartier. Leurs membres se réunissent matin et/ou soir pour des séances d'endoctrinement idéologique et d'entraînement physique : on y exalte les hauts faits du passé et l'on y apprend une discipline paramilitaire, mais surtout on y côtoie des hindous de toutes origines sociales, en termes de classe comme de caste. Cette promotion, à des fins de construction de la nation hindoue, de valeurs égalitaires fait du RSS le vecteur paradoxal d'une modernisation de la société indienne.

Naturellement, cette révolution culturelle demeure inachevée. Le RSS ne s'émancipe pas si facilement du système des castes qui est un des piliers de la Grande Tradition hindoue dont il se veut le défenseur. Ses fondateurs, ses chefs et même ses cadres locaux se sont longtemps recrutés parmi les seuls brahmanes, l'ordre le plus élevé. Le RSS reste donc très pénétré par les valeurs brahmaniques et l'orthopraxie très exigeante qui en découle puisque, pour tenir son rang, la caste à toute autre supérieure doit s'astreindre à la pureté rituelle : un brahmane doit idéalement être végétarien, respecter les interdits de commensalisme, ne côtoyer que des gens de même statut, exercer une profession non polluante et non violente, ce qui, à la limite, exclut tout métier manuel. Ces règles vont de pair avec un ethos fait de retenue et

de maîtrise de soi, une forme très particulière de civilité. Le RSS a donc dû résoudre une forte contradiction puisque, d'un côté, il aspire à abolir les castes pour forger la nation et, de l'autre, se trouve régi par les valeurs d'une caste, celle des brahmanes.

Il cherche à surmonter cette contradiction par deux voies. D'une part, il prétend que le système des castes actuel, héréditaire et hiérarchique, est une perversion d'un ordre ancien où toutes les castes fonctionnaient sur un pied d'égalité et accomplissaient simplement des tâches complémentaires : le système correspondait alors à une division du travail permettant le fonctionnement harmonieux de la société. Cette réinterprétation irénique de la tradition permet d'assurer l'unité du Hindu Rashtra tout en préservant la caste. D'autre part, il affirme que l'ethos brahmanique a vocation à s'étendre à toute la société. Il prône ainsi l'universalisation de ce style de vie, ce qui peut en effet permettre de résorber les clivages de castes et conférer une base culturelle au Hindu Rashtra qu'il appelle de ses vœux.

Pour réaliser cette utopie, le RSS s'efforce de quadriller l'espace social et politique de l'Inde au moyen d'un réseau de *shakha* de plus en plus dense. Le mouvement disposerait aujourd'hui de plus de 30 000 branches locales regroupant environ 2,5 millions de membres. En parallèle, il s'est doté de syndicats étudiant et ouvrier qui sont aujourd'hui, chacun dans son domaine, les premiers de l'Inde. Bien qu'il n'en ait pas eu l'initiative, il a aussi contribué en 1951 à créer un parti politique, qui a changé de nom en 1980 pour devenir le Bharatiya Janata Party (BJP, Parti du peuple indien), la première formation au Parlement depuis 1996. Ces entités sont systématiquement animées par d'anciens *pracharak*.

Tout le réseau des institutions dont le RSS est la matrice, ce qu'on appelle « la famille » de l'Organisation (*Sangh Parivar*), est plus ou moins engagé dans le travail social. Cet investissement s'inscrit dans un répertoire de valeurs bien précis, celui de la *seva*, terme qui désigne à la fois le service d'autrui et la dévotion religieuse – servir la société peut aussi permettre de servir Dieu[1]. La *seva* participe ainsi du renoncement et du sacrifice, deux notions cardinales de l'hindouisme associées aux brahmanes, renonçants en puissance susceptibles d'accéder au Salut par ces voies. Le mot « *swayamsevak* » (volontaire), qui entre dans le nom du RSS, est d'ailleurs construit sur la racine « *seva* ». Mais, pour l'Organisation, la *seva* est plus qu'un style de vie prestigieux, c'est une ressource mobilisable à des fins politiques, surtout lorsque l'État se révèle défaillant. C'est un moyen, d'une part, de manifester la solidarité des hindous par-delà les clivages sociaux dans les situations d'urgence et, d'autre part, de pénétrer des milieux défavorisés encore faiblement politisés, qui ont peu de raison de venir spontanément au nationalisme hindou, faute de partager son idéologie ou d'appartenir aux castes supérieures.

---

1. A. Mayer, « Public service and individual merit », dans A. Mayer (ed.), *Culture and Morality*, Delhi, Oxford University Press, 1981.

Exploiter les carences de l'État

En matière de solidarité hindoue, le RSS s'est d'emblée efforcé de montrer l'exemple par toutes sortes d'activités sociales. Dès 1926, il s'était illustré dans ce domaine lors de sa première action publique en aidant les pèlerins qui convergeaient vers un temple voisin de Nagpur, la ville où il venait de voir le jour, pour la fête annuelle du dieu Ram. Ses militants firent la preuve de leur discipline et de leur dévouement en procurant de l'eau potable aux dévots et surtout en mettant au pas les prêtres qui leur extorquaient des dons considérables[2]. C'est à cette occasion que le fondateur du mouvement, K. B. Hedgewar, en choisit l'uniforme (short kaki, chemise blanche, calot noir) et le nom.

Par la suite, les manifestations de solidarité hindoue du RSS ont pris un tour plus politique. Au moment de la Partition de 1947, il a créé une Hindu Sahayata Samiti (Société pour l'entraide hindoue) à Delhi où affluaient les réfugiés en provenance du Pakistan occidental. Cette organisation s'efforça de pallier les carences de l'État naissant pour héberger les fugitifs dans des camps de toile, les nourrir, les vêtir, les soigner, leur trouver du travail. Le RSS lui-même joua un rôle important dans l'évacuation des hindous du Punjab occidental et du Sindh, puis offrit des escortes armées aux convois les acheminant vers Delhi. Ses militants se montrèrent alors parfaitement préparés au maniement des armes. Ces actions ont auréolé le RSS d'une réputation qu'il exploite encore[3]. Il a déployé le même zèle quarante ans plus tard, face à l'afflux d'hindous du Cachemire fuyant les exactions de la « guérilla séparatiste » : à nouveau, il a établi des camps de fortune à Jammu et à Delhi, exploitant l'indifférence de l'État et son manque d'organisation pour se poser en sauveur des hindous. Le RSS se montre en outre très actif lors de catastrophes naturelles (inondations, séismes), sanitaires (comme la peste de Surat au Gujarat), ferroviaires ou aériennes[4]. Les membres du RSS sont souvent sur place en même temps que les premiers secours.

Si ces manifestations de solidarité hindoue alimentent la popularité du mouvement à la faveur des ratés de l'administration, elles restent somme toute banales et ponctuelles. Les efforts déployés pour pénétrer les milieux les plus défavorisés s'inscrivent, eux, dans une véritable « stratégie de la bienfaisance » qui vise à compenser (donc à exploiter) le désengagement de l'État.

---

2. W. Andersen et S. Damle, *The Brotherhood in Saffron. The Rashtriya Swayamsevak Sangh and Hindu Revivalism*, New Delhi, Vistaar, 1987, p. 35. Pour plus de détails, voir C. Jaffrelot, *The Hindu Nationalist Movement*, New York, Columbia UP, 1996.

3. Le site web de l'organisation comporte ainsi le témoignage flatteur d'un rescapé : « How RSS helped the victims of West Punjab Holocaust '47 », **http://www.rss.org/rss/rss-partition.html**.

4. Lors du tremblement de terre de 1991 en Inde du Nord, le RSS a dépêché 500 militants dans la zone très montagneuse du séisme et – si l'on en croit son organe officiel – distribué pour 650 000 roupies de vêtements et de médicaments (*Organiser*, 8 décembre 1991).

Cette formule désigne ici l'aide apportée à des populations rencontrant des difficultés matérielles ou morales par un mouvement à l'idéologie extrême qui cherche ainsi à s'y implanter et dont les membres sont en même temps portés à ce type d'action par l'ethos que véhicule l'organisation. Les *partis* nationalistes hindous s'y sont eux-mêmes essayés : le BJP s'est ainsi doté de cellules chargées de défendre telle ou telle catégorie défavorisée, en particulier les habitants des bidonvilles. Mais les hommes politiques s'adonnant au travail social convoitent trop ouvertement les suffrages des bénéficiaires, et de telles manœuvres sont immédiatement dénoncées, en Inde, comme politiciennes. Il faut, au minimum, une organisation écran dont les militants engagés dans le travail social feront éventuellement campagne aux côtés du candidat du parti « frère ». Ce genre de couplage s'observe très souvent entre le BJP et le RSS, le premier bénéficiant alors de la popularité des cadres locaux du second – en plus de leurs services quotidiens allant du collage d'affiches au service d'ordre. Mais le RSS n'accorde pas la priorité à l'action politique. Il privilégie l'expansion de son réseau dans les milieux les plus démunis par le biais de la bienfaisance parce qu'elle lui permet d'influencer – il dira « réformer » – des pans entiers de la société hindoue.

Les deux groupes sociaux les plus fermés au nationalisme hindou sont les aborigènes et les intouchables. Le Vanavasi Kalyan Ashram (VKA, Ashram pour l'amélioration de la condition des gens de la forêt) a été créé en 1952 pour répondre aux besoins des premiers. Il s'est surtout concentré sur les zones d'action des missions chrétiennes, qui voyaient dans les tribus des cibles particulièrement accessibles. Le VKA a imité leurs techniques pour mieux les concurrencer, créant des écoles et des dispensaires. Les intouchables n'ont retenu l'attention du RSS que bien plus tard, sans doute parce que le mouvement ne se résignait pas à les considérer comme « à part » de la société hindoue. Seva Bharti (le Service indien) a été créé à Delhi en 1979 pour enfin permettre au Sangh Parivar de « couvrir » ce groupe. Il ne s'agit pas – comme ses syndicats – d'une filiale plus ou moins autonome du RSS mais d'un de ses propres départements. C'est là l'indice de la priorité qu'il accorde aujourd'hui à la « question sociale », une question qui, traditionnellement, est assimilée en Inde à celle des intouchables.

La stratégie de la bienfaisance de Seva Bharti se déploie à travers d'innombrables réalisations, comme en témoigne le bilan de l'organisation à Delhi, la ville où elle s'est implantée en premier. L'accent porte principalement sur l'éducation, tant élémentaire (16 000 enfants de trois à cinq ans scolarisés gratuitement) que technique (2 500 filles apprennent la confection dans 90 centres différents, 500 garçons et filles la dactylographie et 300 garçons le métier d'électricien). L'organisation offre aussi des services médicaux gratuits avec une quarantaine de dispensaires et deux véhicules médicalisés qui parcourent les bidonvilles à dates fixes. Dans le même ordre d'idées, Seva Bharti tient des banques de sang où les donneurs ne

sont pas payés, contrairement à la pratique courante en Inde[5]. Enfin, elle recueille les enfants abandonnés dans des orphelinats qui ont à nouveau vocation à rivaliser avec leurs homologues chrétiens.

Le succès des écoles et des centres de soins de Seva Bharti s'explique naturellement par les déficiences de l'État indien. Les écoles publiques souffrent énormément des coupes budgétaires responsables d'une dégradation des locaux et de l'absentéisme de maîtres sous-payés et mal formés ; quant aux écoles privées dont, corrélativement, les prix se sont envolés sous l'effet de la demande, elles sont hors de portée des habitants des bidonvilles[6]. De toute façon, le public comme le privé entretiennent encore une discrimination plus ou moins larvée à l'encontre des enfants de basses castes qui sont fortement dissuadés de venir en classe, où les autres élèves et leurs parents n'apprécient pas leur compagnie.

Admettant son impuissance, l'administration s'en remet de plus en plus aux ONG pour remplir ses missions. Seva Bharti, qui se présente comme l'une d'entre elles dans ses brochures, a ainsi reçu des autorités de Delhi des récompenses (parfois richement dotées) en 1991, 1994, 1996 et 1998 pour son action au service des enfants défavorisés. L'organisation reprend, au demeurant, le discours de l'Unicef, son principal concurrent dans de nombreux bidonvilles, mais il l'assortit de considérations d'un autre ordre. C'est ainsi que le dépliant présentant la branche de Delhi évoque sa capacité à inculquer parmi les groupes les plus défavorisés « un sens de la fierté nationale, une estime morale (*sic*) et des valeurs humanitaires ».

Au titre de « la fierté nationale », les écoles de Seva Bharti inculquent surtout aux enfants l'idéologie de l'organisation. C'est ainsi que les manuels utilisés présentent les invasions musulmanes sous le jour le plus sanguinaire et comme étant à l'origine du déclin de la nation. Les musulmans sont même décrits comme des menaces pour l'intégrité de l'Inde dans un des chants enseignés aux enfants :

Il faut reconnaître le lien du sang
L'ennemi s'est insinué parmi nous et fomente un complot […]
Il faut prendre garde à la fumée qui précède l'embrasement […]
Combien de temps encore resterons-nous sans rien faire ?
Il faut lancer une campagne du haut des tribunes
Notre désir unique est de porter le pays au sommet de la grandeur[7].

L'ennemi en question, c'est le musulman, qu'il est plus prudent de ne pas nommer étant donné la législation en vigueur contre les appels à la haine intercommunautaire : c'est lui qui mine l'unité du pays et auquel il faut donner une leçon pour rendre à l'Inde sa gloire passée.

Désamorcer les revendications des basses castes

Seva Bharti s'efforce aussi d'hindouiser les intouchables au moyen de « programmes culturels » : concerts de musiques traditionnelles, ou encore diffusion de films édifiants comme les épopées du Ramayana ou du Mahabharata qui racontent, le premier la geste héroïque du dieu Ram, le second, celle du dieu Krishna. Ces vidéos sont diffusées par un véhicule équipé d'un écran et doté du nom évocateur de « Samskar Rath », le char des *samskar*. Cette notion clé de la Grande Tradition hindoue désigne ici les bonnes influences qui peuvent s'exercer sur une personne – et d'abord un enfant – pour former son caractère[8]. Ne pas boire d'alcool ni fumer sont la marque de bons *samskar* tout comme le fait de bien choisir ses fréquentations. En gros, la notion de *samskar* recouvre à la fois la morale et le style de vie qui en découle. Mais qui définit la morale ? Dans la société hindoue où il n'y a ni Église ni clergé – deux pourvoyeurs de normes traditionnels dans les religions du Livre –, ce sont les brahmanes. La dimension brahmanique du nationalisme hindou resurgit donc en tant qu'elle fait partie intégrante de l'ethos du RSS mais aussi dans une visée stratégique. Car Seva Bharti ne se soucie pas seulement d'inculquer un hindouisme militant à la plèbe des basses castes, elle cherche aussi à désamorcer leur désir d'émancipation en les imprégnant des valeurs brahmaniques.

Les intouchables – que l'État indien désigne au moyen d'un euphémisme administratif, « castes répertoriées » (*scheduled castes*) – ont peu à peu acquis une conscience plus aiguë des droits que leur garantit la Constitution. En Uttar Pradesh, le plus grand État de l'Inde, ce processus a été à l'origine de l'essor du Bahujan Samaj Party (BSP, Parti de la communauté majoritaire), une formation fondée en 1984 par un intouchable, Kanshi Ram. Le BSP y recueille environ un cinquième des voix élection après élection depuis 1993, ce qui lui a permis de participer à un gouvernement de coalition en 1993-95 et même d'en diriger un autre pendant quelques mois en 1997, à travers Mayawati, une femme intouchable qui se révéla être un *Chief Minister* très corrompu mais très actif au service de sa communauté. Le BSP progresse aussi dans les États voisins (Punjab, Madhya Pradesh et Rajasthan). Son discours, radical, stigmatise les hautes castes pour l'exploitation et l'humiliation qu'elles font subir aux castes inférieures et surtout aux *dalit* (« hommes brisés »),

5. Ces informations proviennent de documents consultés au siège de Seva Bharti à Delhi le 5 février 1999.

6. La Haute Cour de Delhi a été amenée à plafonner les augmentations de tarifs à 40 % d'un an sur l'autre en 1998 car certaines écoles avaient presque doublé les frais d'inscription (S. Wadhwa, « No free lessons here », *Outlook*, 30 novembre 1998, p. 66).

7. Ce chant vient d'un manuel ronéoté en hindi que j'ai recueilli dans une école de Motia Khan, un bidonville de Delhi qui a fait l'objet d'une étude spécifique : voir C. Jaffrelot, « Œuvres pies et rationalité économique en Inde », dans J.-F. Bayart (dir.), *La réinvention du capitalisme*, Paris, Karthala, 1994, pp. 145-174.

8. L. Kapani, *La notion de Samskara*, Paris, De Boccard, 1992, tome 1, p. 43.

terme par lequel les intouchables préfèrent se désigner. Les appels du BSP à détruire le système des castes ont un caractère proprement révolutionnaire qui inquiète beaucoup les castes supérieures, d'autant plus qu'ils alimentent les violences entre castes.

C'est dans ce contexte qu'il faut resituer la stratégie de la bienfaisance du Sangh Parivar. En réaction à la montée en puissance du BSP et d'autres partis de basses castes (comme le Samajwadi Party en Uttar Pradesh et le Rashtriya Janata Dal au Bihar), le RSS a en effet développé une thématique proprement réactionnaire et paternaliste. Son chef, Rajendra Singh, attribue explicitement la « haine entre différentes sections de la société » à l'action politique de partis tels que le BSP et considère qu'elle « ne peut être éliminée qu'au moyen de réalisations sociales inspirées par la compassion, un sentiment de fraternité et d'harmonie sociale »[9]. Le RSS a donc mis en œuvre un nouveau programme d'action baptisé *samarasya sangama*, littéralement « la confluence vers l'harmonie », qui consiste, pour chacun de ses cadres, à adopter un village et à y promouvoir le développement social et économique en vue d'une plus grande « assimilation sociale »[10]. Si le RSS s'est directement investi dans cette activité, Seva Bharti fut naturellement aux avant-postes. Un détour par l'échelon local permettra de bien saisir sa démarche.

À Agra, les castes intouchables sont particulièrement mobilisées et la réplique nationaliste hindoue n'en est que plus radicale[11]. La ville du Taj Mahal est aussi la capitale de la chaussure. Or cet artisanat revient en Inde à une caste intouchable, les *chamar*, qui forment non seulement la plus grande caste intouchable de l'Uttar Pradesh mais la plus nombreuse de toutes les castes, soit 12,7 % de la population de l'État (contre 9,2 % pour les brahmanes) en 1931, lors du dernier recensement ayant pris toutes les castes en considération[12]. Ils sont bien sûr particulièrement nombreux à Agra, où ils représenteraient environ les deux tiers des 240 726 intouchables recensés en 1991, lorsque la population de la ville s'élevait à 948 063 personnes. Avec plus d'un quart de sa population appartenant au milieu intouchable, Agra est en tête de toutes les grandes villes du Nord.

Peu à peu, le travail de la chaussure a apporté aux *chamar* une prospérité sans commune mesure avec la situation des autres castes intouchables d'Agra et en particulier des *bhangi* (affectés aux tâches de nettoyage domestique ou public). Cet essor économique a donné naissance, à partir de l'entre-deux-guerres, à une élite *chamar* dont le niveau de vie s'apparentait parfois à celui de la classe moyenne mais dont le statut intouchable restait à l'origine d'une stigmatisation inchangée. Ce décalage, ajouté aux bienfaits de l'éducation dont cette élite commençait à bénéficier, alimenta dès cette époque une prise de conscience politique. Les *chamar* commencèrent par revendiquer un autre statut dans la hiérarchie des castes en alléguant que leurs ancêtres étaient de caste guerrière, des Kshatriya. C'est pourquoi ils se déclarèrent aux agents du recensement non plus comme des *chamar* mais comme des

jatav, du nom d'une ancienne dynastie royale[13]. Cette démarche était typique d'un processus de « sanskritisation ». Ce terme, introduit par M. N. Srinivas, désigne les efforts des castes inférieures pour s'élever dans la hiérarchie en imitant les brahmanes, les Kshatriya ou les Vaishya (castes marchandes)[14]. Ce mouvement mimétique, qui peut porter sur le régime alimentaire (des membres de castes inférieures s'astreignant à devenir végétariens) ou sur l'activité professionnelle (des intouchables s'efforçant, par exemple, de se reconvertir dans des métiers moins dégradants), ne remet pas en cause la logique des castes : pire, il la valide et proclame même que l'opposition pur/impur en est un des principes structurants.

Les *jatav* se sont toutefois progressivement dégagés de cette logique sous l'influence d'Ambedkar (1891-1956), le premier leader intouchable au rayonnement pan-indien qui théorisa son rejet de la caste au nom des valeurs d'égalité et de justice et lança dans les années vingt les premières mobilisations populaires, avant d'entrer en politique. Ses partis successifs, la Scheduled Castes Federation et le Republican Party of India, remportèrent quelques succès à Agra dans les années 1950-1960. Puis la mobilisation retomba en raison de la capacité du parti du Congrès à coopter les leaders intouchables et à promettre des lendemains qui chantent aux basses castes. Les réformes entreprises par Nehru (l'octroi de quotas aux *scheduled castes* dans les assemblées, l'administration et le système éducatif) puis par sa fille Indira Gandhi (l'attribution de lopins de terre et de terrains constructibles) attirèrent, de fait, nombre d'électeurs intouchables.

La maigreur du bilan congressiste et surtout la persistance des stigmates liés à l'intouchabilité permirent cependant à l'élite *jatav* de réactiver la tradition ambedkariste à travers le Bahujan Samaj Party. Les élections locales de 1995 ont marqué l'apogée de ce processus puisque le BSP a remporté 32 des 80 sièges au conseil municipal, soit trois de moins seulement que le BJP, majoritaire grâce à l'appoint d'élus indépendants. Le parti du Congrès qui, jusqu'aux années quatre-vingt, devait sa domination – à Agra comme ailleurs – à la capacité de ses leaders à recruter des soutiens dans tous les secteurs de la population se trouve laminé avec seulement

9. *Organiser*, 27 mars 1994, p. 17.

10. *Organiser*, 14 janvier 1996, p. 7. Pour plus de détails, voir C. Jaffrelot, « The Sangh Parivar between sanskritization and social engineering », dans T. B. Hansen et C. Jaffrelot (eds.), *The BJP and the Compulsions of Politics in India*, Delhi, Oxford University Press, 1998, pp. 24-73.

11. Je remercie Gyan et Jayati Chaturvedi pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans mes enquêtes de terrain en 1997 et 1998, tant au plan logistique que pour leur compagnie, un plaisir qui ne permet pas ensuite de revenir facilement aux enquêtes solitaires.

12. En 1941, les opérations de recensement ont été perturbées par la guerre et, depuis l'indépendance, l'État indien ne recense plus que les intouchables dans leur ensemble et les tribus, parce qu'ils bénéficient de programmes de discrimination compensatoire. Il s'efforce ainsi, sans grand succès, de faire disparaître la caste de la scène politique.

13. O. Lynch, *Politics of Untouchability : Social Mobility and Change in a City of India*, New York, Columbia UP, 1969.

14. M. N. Srinivas, *Social Change in Modern India*, New Delhi, Orient Longman, 1995 [1966], p. 7.

deux sièges, signe d'une polarisation socio-politique sans précédent qui laisse peu de place aux partis attrape-tout : désormais les castes inférieures s'opposent aux castes supérieures par BSP et BJP interposés. Car le BJP est bien devenu le parti des hautes castes. Lors des élections générales de 1996 en Uttar Pradesh, il a recueilli les voix de 67 % des castes supérieures[15].

On comprend mieux, dès lors, la frénésie de travail social qui anime le RSS. Il ne s'agit pas seulement pour lui de défendre les positions électorales du BJP ; l'enjeu est à ses yeux bien plus considérable, car l'essor du BSP va de pair avec une intensification des conflits de castes qui menace l'intégrité de la société et de la nation, la notion même de Hindu Rashtra. Le Sangh Parivar tend donc à faire aujourd'hui porter l'effort sur la stratégie de la bienfaisance. À Agra comme ailleurs, cette activité relève principalement de Seva Bharti, dont l'objectif est d'intégrer les intouchables à la société, pour mieux désamorcer leur révolte et les détourner du BSP. Un de ses cadres locaux considère ainsi que « le BSP doit sa force aux sentiments de caste. Ce n'est pas bon pour le pays […]. Le BSP est en train de séparer les *jatav* de la société »[16]. Un dirigeant régional de Seva Bharti multiplie, pour expliquer le travail social que ses hommes accomplissent dans les bidonvilles, les métaphores organicistes telles que : « Lorsqu'une partie du corps souffre de négligence ou de maladie, rien de plus naturel que de s'en occuper ; si la jambe souffre, la main s'y précipite »[17].

Or aucune métaphore du corps n'est innocente[18] ; en l'occurrence, on retrouve dans ce discours la grammaire organiciste qui structure la vision brahmanique du social. Celle-ci se rattache, lointainement, au mythe d'origine du système des castes qui figure dans le premier des Vedas, le *Rig Veda*, où la société est présentée comme procédant du démembrement de l'homme cosmique :

> *Sa bouche devint le Brahmane*
> *Le Guerrier [Kshatriya] fut le produit de ses bras*
> *Ses cuisses furent l'Artisan [Vaishya]*
> *De ses pieds naquit le Serviteur [Shudra]*[19].

Cette cosmogonie se prête à une interprétation organiciste mettant l'accent sur l'unité de la société. Mais cette quadripartition n'est en rien un gage d'harmonie. En tout cas, elle repose sur un principe hiérarchique évident : les pieds ne peuvent être équivalents à la tête. Et c'est précisément l'image des pieds et des jambes qui vient spontanément à l'esprit des leaders de Seva Bharti pour désigner les intouchables dont s'occupe l'organisation. Ce n'est pas non plus par hasard que le responsable de Seva Bharti à Agra, Ashok Aggarwal, prend l'exemple d'une famille de quatre frères : « Si l'un des frères est faible, les trois autres se mettent ensemble pour l'aider »[20]. Comment ne pas y voir une transposition inconsciente des trois castes supérieures aidant la plus basse ? Les nationalistes hindous demeurent conditionnés par ce schéma des quatre classes, ou *varna*. Ils refusent d'ailleurs de

voir dans les intouchables une catégorie spécifique[21]. Cela se déduit des termes mêmes qu'ils utilisent pour les désigner : ils écartent le mot *dalit*, ils n'osent pas employer celui d'*harijan* (fils de dieu) qu'avait inventé Gandhi, parce que nombre d'intouchables le trouvent condescendant ou péjoratif (il peut évoquer la bâtardise et renvoyer aux préjugés des hautes castes quant à la liberté sexuelle des intouchables) ; à la place, ils disent *abhavgrast*, les démunis, terme qui occulte les stigmates d'une hiérarchie statutaire pour ne retenir qu'une différence de revenu.

Seva Bharti n'accomplit donc pas son travail social dans un esprit d'émancipation pour plus d'égalité, mais au contraire pour préserver autant que faire se peut un système soumis à des tensions croissantes : il faut détourner les intouchables du BSP pour les ramener à la logique de la sanskritisation ou les y maintenir. Cette intention se déduit de l'accent sur l'harmonie de la société et du refus de reconnaître les conflits qui la travaillent.

Agra, qui connaît une polarisation sociale croissante, a bénéficié d'un effort particulier de Seva Bharti en vue de rétablir l'« unité des hindous ». L'organisation, implantée dans 292 des 780 villes de l'Uttar Pradesh et dans 500 de ses 3 900 bidonvilles officiellement recensés (avec une présence occasionnelle dans 2 000 autres environ)[22], possède à Agra une antenne permanente dans 70 des 200 quartiers défavorisés et assure une présence plus épisodique dans une trentaine d'autres[23].

Sur ces 70 antennes, 46 comportent des écoles. L'accent y est toujours mis sur les *samskar* ; d'où le nom de ces écoles : *bal samskar kendra*, centre pour l'apprentissage des *samskar* aux enfants. Lorsque l'on cherche à définir les *samskar* avec les responsables du mouvement, on retrouve les catégories brahmaniques du RSS : le respect dû aux aînés – il est recommandé de les saluer en leur touchant les pieds –, un langage châtié, une grande hygiène de vie et bien sûr l'observation des rites hindous. La classe commence par la récitation chantée du *Gayatri Mantra*, une formule rituelle tirée du *Rig Veda* que les brahmanes psalmodient au lever et au coucher du soleil pour lui rendre hommage. Il s'agit donc d'inculquer à des intouchables ce rituel traditionnellement réservé aux brahmanes.

---

15. Y. Yadav, *India Today*, 31 mai 1996.
16. Entretien avec Inderjit Chauhan à Agra le 30 octobre 1998.
17. Entretien avec Krishna Das à Agra le 29 octobre 1998. Krishna Das dirige la branche de Seva Bharti de l'Uttar Pradesh occidental, dont le quartier général est à Agra.
18. Voir J. E. Schlanger, *Les métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.
19. *Hymnes spéculatifs du Veda*, traduits, annotés et introduits par L. Renou, Paris, Gallimard-Unesco, 1956, p. 99 (*Rig Veda*, chant X, strophe 90).
20. Entretien avec Ashok Aggarwal à Agra le 28 octobre 1998.
21. Ashok Aggarwal soutient même que l'intouchabilité n'existe pas, non seulement dans les textes sanskrits mais dans le monde d'aujourd'hui.
22. Krishna Das, *Seva Sadhna Aur Siddhi*, Agra, Seva Bharti Uttar Pradesh, s.d., p. 8 (hindi).
23. « Seva Bharti Agra Mahanagar », *Seva Sankalp*, s.d., p. 10 (hindi).

Seva Bharti s'efforce de maintenir les castes inférieures dans une logique de sanskritisation de bien d'autres façons. L'organisation parvient par exemple à associer des intouchables à des fêtes qui leur étaient interdites ou qu'ils observaient sans beaucoup de lustre. C'est le cas de Raksha Bandhan, où les sœurs nouent un ruban au poignet des frères pour leur rappeler leur devoir de protection, et que Seva Bharti a réinterprétée de telle sorte que des femmes de l'organisation viennent réaliser ce rite dans des bidonvilles. C'est aussi le cas des Kanya Pujan, le culte rendu aux jeunes filles ; traditionnellement, seules les jeunes brahmanes faisaient l'objet de cette cérémonie. Seva Bharti en donne une version nouvelle puisque, désormais, ses militants vont rendre hommage aux filles des bidonvilles en leur lavant les pieds et en leur apposant un *tilak* (marque d'une pratique religieuse) sur le front. Le rituel du *havan* est plus banal encore. D'inspiration védique, le *havan* consiste à verser dans le feu une offrande en récitant des formules sanskrites. Cette cérémonie, qui est traditionnellement l'apanage des hautes castes, est systématiquement exécutée par Seva Bharti dans les bidonvilles où il cherche à s'implanter. La construction d'un foyer sacrificiel fait alors partie de sa stratégie de balisage de l'espace social.

Comment ces efforts pour intégrer les intouchables dans le giron de la haute tradition hindoue sont-ils reçus par les intéressés ? À Agra, cette démarche a suscité un rejet prévisible de la part des *jatav* qui refusent par principe de participer à un mouvement dirigé par les hautes castes. Seuls les milieux intouchables portés à la sanskritisation y ont adhéré sans réserve. C'est notamment le cas des *bhangi* qui ont à leur tour progressivement changé de nom pour prendre celui de Valmiki, le *rishi* (voyant) auteur du Ramayana qu'ils considèrent comme leur ancêtre. Les *bhangi* n'ont pas connu l'essor socio-économique des *chamar*. Ils continuent de remplir les tâches de nettoyage les plus ingrates, à la fois comme serviteurs dans les maisons de castes supérieures et comme employés municipaux. Ce retard socio-économique ne les a jamais incités à se solidariser avec les *jatav* qu'ils accusent au contraire de capter les meilleurs postes réservés aux *scheduled castes* dans le cadre de la politique de discrimination positive. Ils ont plutôt eu tendance à se rapprocher des hautes castes. À Agra, les *valmiki* entrent donc dans le jeu de Seva Bharti : ils ne se tiennent plus de fierté quand les cadres de l'organisation viennent leur rendre visite, et se prêtent même à des exercices stupéfiants. C'est ainsi que Seva Bharti organise tous les ans le concours de la maison la mieux tenue et que ses responsables locaux – tous de hautes castes – viennent inspecter les intérieurs devant des maîtres de maison rayonnants de bonheur. La tournée donne lieu à un classement qui est annoncé publiquement dans une atmosphère bon enfant.

Il est vrai que les responsables de Seva Bharti savent y faire. Dans un des bidonvilles de *valmiki*, les habitants se souviennent bien des visites du premier *pracharak* du RSS en 1987 : il passait son bras autour de l'épaule *de n'importe quel enfant* et il

allait jusqu'à leur apprendre à se couper les ongles. Depuis, les cadres de l'organisation s'arrangent pour assister aux mariages des enfants du bidonville, participer aux rites funéraires, etc. Naturellement, le succès de Seva Bharti auprès des *valmiki* s'explique d'abord parce qu'en plus de l'honneur que ses militants leur font, l'organisation leur donne accès à un enseignement très bon marché[24].

La stratégie de la bienfaisance telle que la conçoit le Sangh Parivar combine donc des services sociaux et une politique de présence dans les bidonvilles très appréciée par les adeptes de la sanskritisation. L'objectif de cette stratégie est d'hindouiser les intouchables en vue de construire le fameux Hindu Rashtra, mais plus précisément encore de désamorcer leur révolte. Le dispositif du RSS et de Seva Bharti n'est pas totalement dissocié des objectifs électoraux du BJP, même si la question est très difficile à aborder, les cadres de ces deux organisations faisant tout leur possible pour apparaître comme apolitiques. Néanmoins, tout le monde admet que les *valmiki* tendent à voter en bloc pour le parti nationaliste hindou du fait, notamment, du travail de terrain de Seva Bharti.

Les notables marchands, de l'évergétisme à la bienfaisance tactique

Une telle politique n'est pas sans coût. Les dépenses de Seva Bharti s'élèvent par exemple à 466 400 roupies par an à Agra (une roupie valant environ 17 centimes). Les écoles représentent à elles seules la moitié de ce budget. Les élèves ne paient en effet que 2 à 5 roupies par mois, alors que les enseignants, quand il ne s'agit pas de femmes au foyer ou de retraités, touchent 250 roupies par mois.

L'argent vient de dons : au cours du premier trimestre de 1998, la branche d'Agra de Seva Bharti en a reçu pour 138 868 roupies. Son organe mensuel fournit d'ailleurs la liste des donateurs avec le montant de leur contribution[25]. On y mesure l'énorme surreprésentation des membres de castes marchandes, les *banya*, parmi les bienfaiteurs de l'organisation : 66 sur 101, auxquels il faut ajouter 8 entreprises, sans doute aussi tenues par des *banya*[26]. Les nationalistes hindous profitent ici de la tendance des castes marchandes à l'évergétisme, que Paul Veyne définit, dans la Rome antique, comme des « donations et fondations pieuses », dans lesquelles on ne pouvait jamais mesurer les parts respectives « de la dévotion et de la fierté aristocratique », et comme des biens collectifs offerts par les notables de

24. Hormis les 46 *bal samskar kendra* établis de longue date à Agra et les 19 autres en cours de construction, il faut mentionner les 15 centres d'apprentissage de la couture pour les filles, les 10 « centres de tutorat » où les élèves du secondaire peuvent bénéficier d'un soutien scolaire, et les 2 dispensaires gratuits.

25. *Seva Sankalp* (hindi), avril 1998, pp. 15-16.

26. Ce rapport est analogue à celui que l'on retrouve dans d'autres villes de la région comme Aligarh (où, sur 20 donateurs, la moitié sont des *banya* et 4 des entreprises) ou Bareilly (où, sur 63 bienfaiteurs, 40 sont des *banya*) (*Seva Sankalp*, juillet 1998, p. 15).

façon « à la fois spontanée et contrainte » : ces dons étant inhérents à leur statut, ne pas les consentir revenait à déchoir, et la société avait tôt fait de railler ceux qui ne tenaient pas leur rang en ne lui donnant pas ce qu'elle attendait d'eux[27].

Cette observation s'applique bien aux castes marchandes, qui mettent un point d'honneur à financer les temples, les lieux de pèlerinage, les fêtes religieuses et même les œuvres sociales[28]. Ce dernier aspect s'est accentué sous l'influence des Britanniques, qui ont invité les notables à réorienter les dons vers des dépenses philanthropiques[29] : il devait moins s'agir de gagner des mérites en patronnant des institutions religieuses que d'aider les pauvres. L'ethos des *banya* évergètes combine aujourd'hui ce double héritage et les nationalistes hindous en profitent pour leurs œuvres sociales. D'un côté, donner reste un acte religieux, une façon de s'acheter des mérites, voire le Salut. À Agra, Seva Bharti a reçu en don, d'une femme *banya* qui avait pris conseil auprès de son *guru*, un bâtiment pour créer un orphelinat. Le responsable local de Seva Bharti, lui même un *banya*, commente ainsi ce geste : « Donner, c'est dans le sang des marchands ; cela fait partie de leur nature. Parce que nous pensons accéder ainsi au Salut (*Moksha*). C'est là la principale motivation »[30]. D'un autre côté, le mari justifie le don de sa maison en indiquant qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses ancêtres. Ceux-ci avaient, par exemple, fondé un *college* dans leur ville en 1915, illustrant ainsi l'inflexion philanthropique des pratiques évergétiques consécutive à la colonisation britannique.

Cette inflexion se lit aussi dans l'essor du Rotary Club et du Lion's Club qui, dans les villes d'Inde du Nord, servent de point de ralliement à la bonne société, et surtout aux milieux marchands, pour organiser des œuvres sociales, de la distribution de prothèses gratuites jusqu'au financement d'écoles, en passant par la fourniture de vêtements aux personnes âgées et les cours de couture gratuits aux filles des bidonvilles. Mais cela ne signifie pas que la dimension religieuse, le souci d'acquérir des mérites ait disparu. En fait, ces clubs restent pénétrés de telles valeurs au point, par exemple, de célébrer Raksha Bandhan avec les filles d'un orphelinat[31] et d'habiller leurs activités « laïques » de rituels hindous en sollicitant sans cesse la bénédiction divine.

La rhétorique qui a cours au Rotary comme au Lion's Club met aussi l'accent sur la défense des traditions, la famille et la nécessité de prévenir la « désintégration de la société » : il s'agit de développer un « sentiment de fraternité et d'engagement au service de la société »[32]. Comment ne pas y voir un effort pour préserver le *statu quo* social, en tout cas nier les conflits ? C'est d'ailleurs là un trait constitutif de l'évergétisme peu étudié par Paul Veyne mais que Peter Brown souligne : dans l'Empire chrétien de l'antiquité tardive, le notable est le « père nourricier » de la cité qu'il inonde « d'un flot ininterrompu de cadeaux » en vertu du principe d'« *evergesia*, l'impérieux devoir de faire du bien à sa cité »[33]. Mais il ne s'agit pas seulement de tenir son statut ; cela doit aussi permettre de désamorcer le mécon-

tentement d'« une plèbe potentiellement rebelle »[34].

L'Inde découvre à son tour cette dimension de l'évergétisme. Pendant longtemps, les hautes castes, et en particulier celles qui peuvent le plus susciter l'envie, les marchands, ont été à l'abri d'une mobilisation populaire en raison de la déférence qu'elles inspiraient et des autres moyens de contrôle économique dont elles disposaient (dépendance des pauvres envers leurs créanciers, des paysans sans terre à l'égard des grands propriétaires). Elles prennent aujourd'hui conscience de cette menace et sont donc amenées à consentir des dons non plus seulement pour tenir leur rang et remplir leurs devoirs religieux, mais aussi pour contenir les protestations du petit peuple. Ce raisonnement rapproche naturellement les élites marchandes du mouvement nationaliste hindou, qui présente le programme le plus conservateur sous la couverture légitime de l'hindouisme et de la défense de l'harmonie sociale. C'est d'ailleurs au nom de ce dernier impératif que les nationalistes hindous justifient leur rejet des quotas d'embauche en faveur des basses castes. À leurs yeux, cette discrimination positive revient à figer la division de la société en castes. Cette attitude séduit naturellement l'élite des hautes castes qui a vu ses débouchés amputés, non plus seulement de 22 % des postes de l'administration réservés aux intouchables et aux tribus depuis 1950 mais de 49 %, depuis l'octroi d'un quota de 27 % aux autres basses castes au début des années quatre-vingt-dix. La classe moyenne de hautes castes se reconnaît dans le discours nationaliste hindou qui oppose à cette dernière décision les arguments méritocratiques classiques : les emplois devraient revenir aux plus compétents.

Le mouvement nationaliste hindou ne se définit donc pas seulement par ses allures fascisantes et son idéologie xénophobe à l'origine de violences visant les minorités musulmane et chrétienne, mais aussi par une stratégie de la bienfaisance qui va au-delà de la solidarité communautaire : c'est aussi à ce travail social qu'il doit son surcroît de popularité actuelle, à la faveur du repli d'un État incapable de faire face à

27. P. Veyne, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Le Seuil, 1976. Voir surtout les pp. 162-163, 208-209 et 230-231.
28. C. Bayly en fournit un bon exemple dans « Patrons and politics in Northern India », *Modern Asian Studies*, 7(3), 1973, p. 83.
29. D. E. Haynes, « From tribute to philanthropy : the politics of gift in a Western India city », *The Journal of Asian Studies*, 46(2), mai 1987, pp. 339-360.
30. Entretien avec A. Aggarwal à Agra le 28 octobre 1998.
31. *Madhya Pradesh Chronicle*, Bhopal, 9 avril 1998.
32. Discours prononcé à l'occasion de l'ouverture d'une nouvelle branche du Rotary Club à Bhopal (*Madhya Pradesh Chronicle*, 1er août 1998).
33. P. Brown, *Pouvoir et persuasion dans l'antiquité tardive*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 118.
34. *Ibid.*, p. 123.

ses obligations sociales[35]. Cette bienfaisance est stratégique en tant qu'elle doit permettre au RSS de pénétrer des milieux jusqu'alors rétifs et d'y désamorcer des revendications égalitaires. Le travail social du Sangh Parivar ne vise pas l'émancipation des intouchables mais cherche au contraire à les détourner des partis de basses castes les plus radicaux, pour les maintenir dans une logique de sanskritisation conforme à une conception organiciste de la nation.

Quelles sont les chances de succès de cette stratégie ? Elle a échoué auprès des *chamar* de l'Uttar Pradesh, qui votent massivement pour le BSP, mais elle réussit auprès des *valmiki*. Elle devrait donc permettre au Sangh Parivar de freiner quelque peu le processus de mobilisation intouchable et de « diviser pour mieux régner ». À plus long terme, son travail social au sein de la plèbe pourrait bien contribuer aussi à la politisation de cette dernière, d'autant que l'appel à la sanskritisation est une arme à double tranchant : imiter les hautes castes revient certes à reconnaître leurs valeurs comme supérieures, mais aussi à se définir comme leur égal potentiel.

35. Les nationalistes hindous profitent aussi de la dégradation du réseau militant des autres partis traditionnels : le Congrès et les communistes, qui sont victimes soit de la corruption, soit du factionnalisme, soit de l'irruption des conflits de caste sur la scène politique, dans l'Inde du Nord surtout.